

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 37

Artikel: Revue de la semaine
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'Académie de Lausanne et de tous les amis de l'ordre. Les éloquent discours du Casino. L'épouvantable cri « les révoltés ont pris la poudrière d'Ouchy ! » cri auquel les étudiants répondirent en allant reprendre la poudrière, puis fraterniser avec les insurgés et partager avec eux la garde de ce poste. Avec les pipes allumées et le vin qui coulait, une explosion terrible pouvait se faire d'un moment à l'autre. Cette nuit d'angoisses se termina par la générale, le tocsin, l'entrée des colonnes campagnardes en ville, la séance forcée du Grand Conseil, qui accorda enfin la Constituante. Le canon porta au loin la bonne nouvelle, et une superbe illumination termina la journée. Il y eut en tout quelque chose de grand et de noble dans ce mouvement. Mais la glace était rompue. Le parti vaincu publia une brochure périodique : *Glanures d'un Vaudois*; le parti opposé publia en réponse : *le Père Jérôme*, puis une brochure intitulée *Schweizerbart et Treuherz*. Dans le public, les hommes du mouvement pensèrent que le peuple devait continuer à s'occuper de la chose publique; ils tinrent des assemblées au Casino et à Tivoli, ce qui fit appeler *casinistes* et *tivoliens* les libéraux de l'époque. Au château, MM. Gindroz, Pidou, Monnard, Rodieux, Druey, s'emparèrent du mouvement intellectuel. On créa l'école normale. Le théâtre de Lausanne fut restauré. L'orchestre comptait dans ses rangs les hommes les plus respectables : c'était M. de Haller, MM. Hollard frères, M. Pavid, M. Koch, avocat, M. Milliet, M. Demontet, aujourd'hui médecin, M. Gladi, et tant d'autres. M. Kaupert institua le chant populaire. Pendant quinze jours consécutifs, St. Laurent d'abord, puis St. François devinrent une école permanente de chant. De jour, chaque genre de voix avait sa leçon en particulier. Le soir, avec illumination, grande répétition générale. Le tout fut terminé par un magnifique concert vocal à la cathédrale, suivi d'un banquet au Casino. Deux sociétés de chant poursuivirent l'œuvre ensuite. Les concerts d'abonnement, au Casino, atteignirent un haut degré de splendeur. Notre opéra, au théâtre de Martheray, eut des représentations brillantes. Les émigrés royalistes et napoléoniens formèrent, avec d'autres étrangers de distinction, une société d'élite. Dans les salons de Malley, on rencontrait la reine Hortense, la comtesse de Ségur, le duc de Rohan, M. Andrienne, les barons de Gueusseau, les princes Kantaeuzène, les Saint-Julien, les Jundzill; et, il faut le dire, les Vaudois étaient admis dans cette inimitable société. L'Académie brilla d'un vif éclat, les étudiants étrangers y accouraient. M. Olivier y fut appelé comme professeur d'histoire; ce fut une fête de famille. M. Guinand y donna son excellent cours de géographie physique. Sainte-Beuve y professa tout un hiver. Les gloires militaires ne manquèrent pas au canton de Vaud; 1838 surtout est une des plus belles pages de notre histoire. M. Monnard, avec M. Rossi, donnèrent alors à la Suisse française une prépondérance marquée en Diète, et le canton de Vaud passa pour le plus avancé de la

Suisse. La *Gazette d'Augsbourg* nous appelait avec dépit le grand levier politique et militaire de la Suisse. Voilà ce qu'a été le canton de Vaud de 1830 à 1840.

J. Z.

Revue de la semaine.

Cette semaine, comme les précédentes, nos graves collègues ont continué d'annoncer alternativement, et appuyés sur des correspondants infaillibles, que nous aurons immanquablement la guerre, ou bien que la paix est assurée. Qui est le plus patient de ceux qui écrivent ou de ceux qui lisent ces nouvelles ? c'est ce que nous laissons à décider à nos lecteurs. S'ils joignent à cette question l'étude des raisons qui provoquent la hausse et la baisse à la bourse de Paris, nous ne doutons pas qu'ils ne conçoivent une idée fort curieuse de la sagesse qui gouverne le monde.

Nous apprenons avec plaisir que nos amis de Payerne viennent de fonder une banque de commerce et industrie, sur le modèle de la Banque populaire de la Gruyère. Depuis au moins quinze jours, il circule à Lausanne un projet de statuts d'une banque de commerce du canton de Vaud; espérons que nos amis de Lausanne n'attendent pas que tous les districts du canton nous devancent et rendent notre œuvre inutile.

Nous voyons avec satisfaction dans la *Patrie* (vauoise) que l'on s'occupe de l'augmentation du salaire des régents et professeurs, et que l'on s'inquiète des invasions du germanisme dans le canton de Vaud. Si l'on y joint des programmes d'études mieux combinés et des recherches sur la manière de moins dégoûter les enfants de l'école, nous estimons que ce sera un grand progrès.

Le chemin de fer de l'Ouest continue à donner lieu aux appréciations les plus diverses. Cette ligne, dont la construction a coûté deux tiers de plus que toute autre ligne suisse, se ratrappera plus tard sur les frais d'entretien que les lignes à bon marché auront à supporter, et l'Ouest pas. Avec des tarifs plus bas, des procédés plus pratiques et plus agréables pour les voyageurs, une diminution de l'armée d'ingénieurs à gros traitements dont la direction s'entoure, nous ne doutons pas que l'Ouest ne fasse de bonnes affaires. Espérons que notre Grand Conseil, qui est convoqué pour le 19 août, remettra l'ordre et la logique où ils manquent.

L'infatigable Alfred Escher, de Zurich, est parvenu à réunir à Lucerne une conférence pour la construction de la ligne du St. Gotthard, à l'exclusion du Luckmann et du Simplon. Dormez sur vos deux oreilles, chers lecteurs, MM. Escher et Stoll ont eu soin de nous apprendre eux-mêmes, l'hiver dernier, dans la *Neue-Zürcher-Zeitung*, que la chose est impossible. Les frais de construction sont énormes, d'une part; de l'autre, le rendement des lignes suisses provient spécialement de la petite circulation entre villes et villages; les voyageurs au long cours entrent pour peu dans la recette. De plus, la statistique suisse démontre

que les marchandises qui passent de Suisse en Italie et vice-versa, tous passages actuels réunis, ne suffiraient pas pour alimenter une ligne, et, de plus, bon nombre des objets en transit ne sont pas de nature à être transportés par des chemins de fer. Comme le Gotthard n'offre aucune circulation entre villes et villages, il n'a, comme toute autre ligne analogue, aucune chance de couvrir même ses frais d'exploitation.

Le Conseil d'Etat du canton de Vaud publiera désormais, dans la *Feuille des Avis officiels*, les places mises au concours par la *Feuille fédérale*, lorsque cela intéressera les Vaudois.

J. Z.

Babil.

C'est avec vous, lecteurs de la campagne, que je désire causer aujourd'hui. Maintenant que vos plus grands travaux des champs sont terminés, que vous avez récolté vos foins et vos blés, vous pouvez bien m'accorder quelques instants.

Vous avez bien compté vos gerbes, n'est-ce pas ? elles sont entassées avec symétrie sous vos toits, et quand viendra l'automne, vous les lancerez avec joie sur le plancher de la grange pour les battre ensuite à coups redoublés de fléau.

Oh ! vous avez une belle année, avouez-le ; je vous déifie de venir, comme d'habitude, nous prêcher misère, car on dit que vous avez récolté autant de blé que les Egyptiens avant les sept années de famine. Et cependant vous allez passer la racloire sur le quarteron avec autant de scrupule qu'en temps de disette, vous allez contempler les cases de vos greniers remplies jusqu'aux bords avec ce regard où se peint l'espoir de réaliser de belles sommes au marché. Oui, le marché, c'est votre triomphe, c'est là que, appuyés sur vos sacs comme l'*Helvétie* sur l'écusson fédéral, vous regardez avec fiereté ces pauvres citadins qui vont timidement vous demander vos prix. Oui, nous reconnaissions que là vous êtes nos maîtres, et non-seulement avec le blé, mais avec bien d'autres denrées. Vous nous vendez vos poires, vos pommes, vos haricots, etc., au poids de l'or ; vous savez que nous en avons besoin et que nous devons accepter bon gré mal gré les conditions que vous nous faites. Vous répétez que sans le cultivateur nous mourrions de faim, que ce sont vos bras robustes, vos charrues, vos bêches qui pourvoient à notre subsistance ; c'est vrai, vos pommes de terre, vos légumes sont excellents, vos fruits sont succulents et dorés ; mais nos petits écus, comment les trouvez-vous?...

Nous n'avons cependant pas l'intention de vous adresser ici de graves reproches, car malgré ces détails du marché, nous restons bons amis. Nous aimons, croyez-le, vous voir arriver le samedi avec ces chars chargés de fruits où vos jeunes filles sont assises comme la déesse Pomone sur le char de l'automne. Nous aimons voir vos chevaux au large poitrail traîner les richesses de l'année et creuser le sol, de leurs pieds impatientés, à leur arrivée sur la Riponne. Oui, nous aimons voir prospérer le sort des cultivateurs et nous ne dirons pas :

quand Lausanne a dîné la campagne n'a pas faim. Nous avons bien eu ensemble, à l'occasion de ces malheureux chemins de fer, une brouille qui aurait pu vous faire supposer que c'était là notre raisonnement, alors que nous demandions de devenir « tête de ligne » et que vous vouliez absolument faire aboutir un bout de rail vers chacun de vos villages. Mais oubliions maintenant nos petites rancunes et prions plutôt en commun pour l'objet de nos dissensions, car vous savez combien il est malade.

Et d'ailleurs, chers amis de la campagne, ne dites pas que Lausanne accapare tout, car le bonheur et l'aisance vous jettent de doux et fréquents sourires. Nous avons pu souvent nous en convaincre en allant vous faire visite dans vos fêtes champêtres, dans ces occasions où vous mettez tout par écuilles, où vos tables sont chargées à la fois de magnifiques jambons, de gros pains de ménage, de gauffres, de beignets, de thé, de café, de miel, etc., et où vous nous dites de si bon cœur : « Ne vous gênez pas, il y en a assez ! » La toilette de vos filles ne le cède en rien à celle de la ville, vous ne riez déjà plus des crinolines, et, le dimanche, la grisette et la milaine font place aux habits de drap. Nous en sommes charmés, car cela établit nécessairement un échange réciproque des produits de la campagne et de ceux de la ville, qui contribue au profit de tous et où nous pouvons, permettez-moi de vous le dire tout bas en terminant, ressaisir quelques-uns de nos petits écus du marché.

L. M.

Coqs et poules.

Le problème d'avoir des coqs ou des poules à volonté paraît résolu.

D'après un rapport adressé à l'Académie des sciences, par M. Genin, il y aurait un moyen de reconnaître parmi les œufs ceux qui doivent produire des coqs et ceux qui produisent des poules.

L'auteur du rapport, après avoir cherché longtemps la solution du problème, n'est sorti de l'incertitude qu'en partant de ce fait anatomique démontré, que les os de la femme sont plus lisses et plus nets que ceux de l'homme.

Appliquant ce point de comparaison aux œufs d'ovipares, il peut, après trois années d'expérience, affirmer :

1^o Que tous les œufs contenant les germes mâles portent des rides sur le plus petit bout ;

2^o Que les œufs femelles sont également lisses aux deux extrémités.

Si l'expérience vient à confirmer ces faits, ce serait pour l'économie domestique une découverte des plus utiles, quand on considère surtout que presque tous les propriétaires de poulaillers se divisent en deux classes, ceux qui ne veulent que des œufs femelles, afin d'élever les poules et d'en vendre les œufs ; et ceux qui ne veulent que des mâles pour les livrer au commerce à l'état de poulets ou de chapons.

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.